



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DES GRAVURES JOINTES AU JOURNAL.

MODES DE LONGCHAMP. — Chapeau en gros de France, orné de lilas, des magasins de Mme Laroche, rue de Choiseul, n. 3. Capote en gros de Naples glacé des magasins de Mme Seuriot, rue Monsigny, n. 1. Bonnet en mousseline brodée et doublée. Bonnet en tulle brodé, des magasins de la Belle Anglaise, rue de la Paix, n. 20. Tour-de-cou en étoffe brochée, bordé de ruban, des magasins de M. Pussey, rue de Choiseul, n. 15.

Chapeau en paille de riz, orné de plumes, des magasins de Mme Thomas, rue des Filles-Saint-Thomas. Peignoir en organdi, et Entre-deux de tulle brodé, des magasins de Mme Armand, rue du Cloître-Saint-Jacques, n. 10, près celle Mauconseil.

MODES.

— On nous demande quelquefois où nous pouvons emprunter tant de modes, où nous prenons tant de jolis modèles ? Mais ne sait-on donc pas que la mode ne se donne ni ne se prête ? que, toute légère et changeante, il faut presque la saisir au vol, et que pour caractériser ses plus attrayantes fantaisies, il faut l'arrêter à l'instant où elle se présente dans un salon, traverse une promenade, se repose au fond d'un élégant boudoir ? C'est ainsi que les riches parures de M^{lle} l'E... deviennent un point de mire pour nous ; que nous sommes heureux d'apercevoir, dans une loge tendue en soie bleue azurée, la piquante coiffure de M^{me} Va...,

et que nous nous félicitons de rencontrer cette élégante calèche verte, à quatre chevaux gris et bai, conduits par des jockeys à chapeaux gris et vestes de satin vert et or ; car, dans ce brillant équipage, M^{me} Bordin peut aussi servir de type au bon goût et révéler tout le charme d'une nouvelle et gracieuse toilette.

— Pour prouver le soin de nos recherches, par la citation des modes les plus distinguées de cette année, nous reparlerons d'une étoffe brillante, inimitable, unique au milieu de toutes les étoffes sans nombre qui ont paru. Ce sont les gros de Naples écossais, d'un goût si exquis, de nuances si heureusement tranchées, d'un aspect si élégant, et qui ont de plus cet avantage immense de ne pas se ren-

contrer partout, être portées par toutes, se reproduire sur tout; car, à un seul magasin est la possession de ce charmant tissu, de ces nouveaux dessins. Là seul, es favorisées de la mode pourront se procurer cette attrayante toilette; encore cette étoffe n'est-elle pas si nombreuse que l'on puisse espérer en retrouver toujours un choix tel qu'il s'offre aujourd'hui: mais les premiers appelés sont les premiers élus, et nous félicitons les dames devant lesquelles s'ouvrent les portes de ce paradis des modes, nommé les magasins Sainte-Anne.

— Le modèle écossais que nous en avons donné, sortait de chez M. Delisle; mais le tems ayant manqué pour en reproduire les divers coloris, la teinte uniforme de la robe a enlevé beaucoup de son élégance.

Quant aux formes des robes, elles peuvent se soumettre à tous les caprices. On en fait pour négligé, à corsages montans et pélerines bordées de trois ou quatre liserés en gros de Naples de couleurs différentes, qui rappellent celles de la robe; on voit aussi de ces pélerines ayant une garniture tuyautée pareille à l'étoffe: ces dernières présentent plutôt l'aspect d'un canezout qui serait ajouté à la robe. Elle s'attache par derrière et par devant sous la ceinture, et ont des pointes qui descendent sur les manches. Les petites poches du jupon, marquées par des garnitures semblables, complètent très-bien l'ensemble de cette toilette.

— Le haut des manches est froncé sur une pièce unie qui descend sur l'épaule. Pour plus de recherche, on a disposé cette pièce de différentes manières: ce sont trois coquilles qui retiennent tout autour les plis de la manche. Cet arrangement est très-bien entendu pour supporter la garniture des canezouts ou des pélerines qui ne se perdent pas ainsi dans une masse de plis.

— Parmi les redingotes confectionnées pour le printemps, nous en avons remarqué une charmante en pou de soie cou-

leur écrue, couvert du vermicelle broché en soie bleue, doublée en marceline bleue. Le tour du jupon et des pélerines était liseré en satin bleu. Des nœuds en rubans quadrillés, écrus et bleus, tenaient lieu de bracelet, et pour ceinture, un large ruban du même genre était noué sur le devant, et laissait flotter de longs bouts sur un jupon de mousseline brodée. Sur le corsage, rabattait un collet brodé et garni de points.

— Pour fantaisie d'été, nous avons vu des robes charmantes en organdi blanc semé de pois de toutes couleurs, broché en laine. Cette nouveauté, qui se trouve aux magasins Sainte-Anne, forme la plus délicieuse toilette lorsqu'elle est accompagnée d'une large ceinture et de nœuds sur les manches en ruban jardinière.

— On porte encore beaucoup de redingotes en satin. Les plus jolies sont couleur vert-myrrte, gris-lilas, mauve pâle. Elles sont fermées par des nœuds sur le devant. Quand elles n'ont pas de pélerines, un très-grand collet de mousseline richement brodée et garnie de dentelle couvre la moitié du corsage.

CHAPEAUX. — On voit quelques chapeaux en étoffe soie et fil, couleur écrue, ornés de rubans verts et d'une fleur verte.

— Des chapeaux en pou de soie lilas, recouverts d'un crêpe blanc qui donne un reflet très-doux à la nuance, sont jolis pour toilette négligée.

— Les formes des chapeaux, toujours élevées et un peu pointues, s'ornent quelquefois de deux ou trois tours de rubans, cerclés et arrêtés de côté par autant de nœuds.

— D'autres chapeaux n'ont qu'un seul ruban très-large, qui entoure le bas de la forme et vient former de côté un nœud ayant quatre coques et deux bouts retombant.

— Les rubans écossais sur les chapeaux de paille sont d'un effet charmant et très-distingué.

LINGERIE. — Jamais les canezouts,

mantelets, cols, etc., n'ont eu plus de recherche dans leur travail comme dans leur coupe. Il est impossible de ne pas comprendre tout le séduisant de cette partie de la toilette d'une femme, quand on a vu le parti avantageux qu'en a su tirer M^{me} Payan*, dont les magasins produisent une grande partie des nouveautés les plus gracieuses que l'on voit tant à Paris qu'à l'étranger. Ses milliers de petits bonnets où chaque physionomie doit trouver la composition qui lui sied, sont une mine où toutes les femmes se plaisent à venir exploiter une grâce de plus.

CHAUSSURE. — Toujours force recherche dans les bottines, et les guêtres qui partagent leurs faveurs pendant l'été. Ce dernier article est parfaitement exécuté chez Cockelacre, qui sait donner aux guêtres toute la grace d'une bottine, et en possède un grand assortiment dans tous les genres de tissus**.

SCHALL. — On voit pour schall d'été des tissus soyeux, excessivement souples et surchargés de dessins tures, chinois, d'arabesques, etc. On en portera aussi en laine-cachemire, espèce de mousseline imprimée, qui reçoit les dessins les plus semblables à ceux des cachemires de l'Inde. Quant aux écharpes, le tems n'a pas encore permis de juger celles qui auront la vogue.

FANTAISIES. On fait de charmans petits sacs en soie, couverts de broderie de soie ou d'or, qui s'accrochent à la ceinture; cette mode rappelle tout-à-fait les aumônières que portaient les femmes il y a quelque centaines d'années.

— Les petits nœuds de ruban que l'on place sous les chapeaux pour accompagner les ruches de blonde, se font plutôt en ruban de satin qu'en ruban de gaze. La plupart sont détachés et montés sur des têtes d'épingles noires, afin de les fixer à l'endroit où ils sont le plus avantageux à la physionomie.

* Rue Vivienne, n° 15.

** Rue Neuve-Saint-Roch, n° 41.

— Une manière bizarre de poser des rubans sous la garniture des bonnets de blonde ou de dentelle, est de former en ruban de satin rose ou bleu deux tresses qui s'arrondissent sur les joues comme des tresses de cheveux dites à la *Clotilde*. A certaines figures, cette mode va très-bien.

— Pour les enfans, on fait beaucoup de petites capotes à coulisses en gros de Naples glacé rose ou blanc.

— Les petites filles portent sur des robes de soie des tabliers de mousseline brodée, garnie de dentelles. Ils ont des poches et des épaulettes, formant ceinture également brodée et garnie de dentelle.

— Une très-jolie nouveauté adoptée pour chapeaux d'été par toutes nos modistes, est un tissu qui peut remplacer la paille de riz, les étoffes légères, et dont la fraîcheur et la blancheur produisent les plus jolies modes possible. Ce tissu, qui se prête à toute espèce de coupes et d'ornemens, se trouve chez M. Desmonts frères, rue de la Fidélité, faubourg Saint-Denis.

LES DEMI-JOURS.

Le demi-jour fut de tout tems le type de l'élégance, du bon goût, d'une fine recherche, le point de mire où vise l'adroite coquetterie. Sous une mousseline tombée avec art, dans les replis d'une soie ingénieusement drapée, à travers les reflets d'une persienne protectrice, s'échappent ces nuances heureuses si bien combinées pour le succès de la beauté, d'autres di- raient peut-être pour sa chute... Nous ne sommes point compétens pour décider la question, mais nous affirmerons du moins que rien ne sied mieux à un joli visage, comme à un bel ameublement, que ces teintes qui se projettent douces et incertaines, sur les décors d'un brillant salon, ou au fond d'un prestigieux boudoir. Un seul péril s'y rattache. Sur ce jour voilé, ces étoffes diaphanes, vient se jeter une

monotonie qui peut finir par engourdir la plus piquante imagination ; le voluptueux demi-jour risque souvent de dégénérer en une ennuyeuse obscurité, et gare alors aux plaisirs, aux sentimens qui s'aperçoivent de cette dangereuse déception !... Ils s'éteignent et meurent bientôt sous l'ennui de l'uniformité. Grâces soient donc rendues aujourd'hui à la mode qui nous préserve d'une si fâcheuse atteinte. Une création toute gracieuse et toute philantropique est apparue dans notre monde nouveau. Les stores légers, transparens, nuancés, sont venus déployer leur élégante variété, et, en interceptant l'éclat fatigant du grand jour, présentent mille aspects divers qui charment les regards, plaisent à la pensée, et vous entourent d'illusions qui flattent souvent la vie et sourient aux désirs ; car sur le store vous pouvez trouver le roman ou l'histoire, vous pouvez parcourir un paysage agreste, vous asseoir au bord d'un torrent, deviner derrière ces buissons de fleurs la femme que vous aimez. Ou bien, si, plus métaphysique dans vos pensées, vous voulez opposer aux pagodes et aux mosquées profanes un temple chrétien, remplacez-les par ces vitraux colorés à la manière des siècles passés, et déroulez dans leur magique dessin tous les mystères des légendes et de la Bible. Ou si vous l'aimez mieux encore, si le goût de la renaissance s'est infiltré dans votre esprit, choisissez ces croisées gothiques dont les ogives, les colonnades en fuscau et l'architecture dentelée rappellent le moyen-âge. Ou bien, plus gaie, plus jeune, plus heureux peut-être, aimez-vous mieux les oiseaux des Indes chantant sur des branches fleuries, ou des jardins parfumés enlevés tout entiers des bords de la riante Italie, ou un valon de la Suisse, ou les rives du Tage, prenez et choisissez ; car, pour posséder tous ces enchantemens, il suffit de vous arrêter rue Richelieu, n. 89. Là, MM. Atramblé et Briot vous montreront dans leurs superbes magasins des stores qui

sont des chefs-d'œuvre en ce genre, et dès lors vous ne comprendrez plus comment il est possible de rentrer avec plaisir chez soi quand on ne s'y trouve pas entouré de ces lueurs douces, élégantes et fantastiques que vous venez d'admirer.

LES DEUX PETITS SAVOYARDS.

HISTORIEtte PARISIENNE.

DEUXIÈME PARTIE.

Les voilà donc, tout seuls, dans Paris la grand'ville ! Seuls ! avec leurs chansons, leur vieille, et l'animal Maussade et somnolent, qui reste bien tranquille Dans sa boîte de bois, que, d'un air martial, Petit Pierre ouvre aux gens qui veulent voir la bête... Tandis qu'en balançant gaiement sa belle tête, Sa sœur danse aux refrains de ces airs montagnards, Répétés dans Paris par tant de Savoyards.

Au boulevard de Gand, à l'endroit où la foule S'épaissit davantage et lentement s'écoule, Pour se renouveler, puis s'écouler toujours, — Ainsi que l'on voit fuir et renaître les jours. — On faisait cercle autour de Pierre et de Marie, Qui semblait, ce jour-là, plus que jamais jolie ; Son petit bonnet noir la paraît encor mieux ; Son teint était plus frais, — plus vifs étaient ses yeux, Scintillans de plaisir et radieux de joie. Marie est ravissante, — et rapide tournoie. Ah ! qui pourrait savoir ce que son petit cœur Renferme en ce moment d'espoir et de bonheur, L'aimerait deux fois plus, en la voyant si belle ! Elle songe à sa mère ! — A ses devoirs fidèle, Elle n'a qu'un penser ! — ses parens, son pays... Marie est en Savoie, en dansant à Paris !... Elle songe au profit de la belle journée, Qui va lui rapporter presque autant qu'une année !... Qu'il sera donc grossi, ce soir, le sac d'argent, Le vieux sac aux gros sous, qui doit payer l'arpent !... Puis elle danse encore : — elle en est presque folle. Danse, ma pauvre enfant !... l'espoir bientôt s'envole.

Pierre, pour un moment, a quitté son trésor : Il quête pour sa sœur, qui chante et danse encor. L'immobile marmotte un moment est logée, En dehors de la foule. — Il la croit protégée Par une borne immense où lui-même est placé, Dans l'entr'acte, attendant que Marie eût dansé. Il s'éloigne d'un pas. — Un tilbury rapide Arrive impétueux, — et celui qui le guide Passe et frise la borne, et renverse en passant La boîte et le trésor du malheureux enfant !... Dans la poussière, au loin, la boîte est écrasée Sous les pieds du cheval, qui bientôt l'a brisée.

Et la pauvre marmotte, — ô regrets superflus ! —
Qui dormait là si bien, ne s'éveillera plus.
Elle est morte... bien morte. — Adieu donc l'espérance
Fondée en sa chétive et paisible existence !...
Pierre en est atterré : — il la prend dans ses bras,
Il l'étreint, il lui parle... elle ne bouge pas.
Elle est morte !... il l'aimait... pauvre petit, il pleure,
Il l'embrasse, il la plaint, il sanglote, et demeure
Comme pétrifié dans sa vive douleur,
Que d'un geste il a fait partager à sa sœur.

L'enfant jette ses bras au cou du pauvre Pierre.
Muets tous deux, long-tems appuyés sur la pierre
Témoin de leur malheur, ils ne se quittent pas ;
Ils pleurent sans parler, se comprenant tout bas ; —
Et dans cet expressif, cet éloquent silence,
Ce que l'un a senti, l'autre aussitôt le pense.

Oh ! qui les eût suivis dans leur douleur amère,
Certe, eût senti pour eux des entrailles de père
Et les eût consolés : — mais aucun n'entendit
Leurs soupirs résignés. — Personne ne les vit
Joignant avec ferveur leurs faibles mains croisées,
Et tenant vers le ciel leurs paupières fixées :
Le ciel, qu'ils devinaient à travers l'ais si vieux
D'un plafond lézardé, qu'interrogeaient leurs yeux ;
Le ciel, tout transparent d'une clarté brillante,
Qui venait s'iriser sur la vitre tremblante,
Dont le verre étoilé, dans ses châssis de plomb,
Verdâtre, ternissait le plus perçant rayon ;
Car le soleil mourait à la lucarne ronde,
Pratiquée en ce toit, où toujours le vent gronde.

Les petits Savoyards, en perdant leur compagne,
Ont perdu leur gaité. — Petit Pierre accompagne,
Oisif et désolé, sa languissante sœur,
La vieille tourne encor ; mais le poids du malheur
Semble alourdir la main de la triste Marie.
Elle intéresse moins, car elle est moins jolie ;
Elle ne brille plus par sa folle gaité ;
Elle pleure en chantant : — Pierre est intimidé.
On ne leur donne rien, — et la faim les tourmente,
Et la faim les maigrit... Marie est mendiante !
Pierre mendie aussi : « Un p'tit liard pour du pain,
Mon bon monsieur ! madame ! oh ! nous avons si faim !... »
Et le monsieur, distraît, à peine les écoute ;
La dame ne voit pas... Ils poursuivent leur route,
Songeant à leurs plaisirs, à l'attente d'un bal,
A la pièce, au roman, dont parle le journal.
Ils passent ! sans daigner compatir à la peine
Des malheureux enfans dont la plainte les gêne.
Ils passent, — sont passés, — d'autres passent encor.
Ils refusent un sou !... car ils n'ont que de l'or !

Que faire cependant ? — Il faut du pain pour vivre !
Il faut vendre la vieille. — Eh bien ! on la vendra,
N'importe pour quel prix !... c'est un avis à suivre
À l'instant, — sans retard... la faim la livrera !

C'en est fait ! — tout est dit ! — les voilà ruinés !
Sans amis ! sans argent ! sans rien !... désespérés.
Les voilà, par l'arrêt lancé de la police,
Les voilà vagabonds !... n'ayant d'autre complice,
Que le malheur, constant à les persécuter ;
Pauvres petits enfans ! tout pâles de pleurer.

Savent-ils ce que c'est que le vagabondage ?
La loi qui le réprime, et le dur entourage
De cette loi de fer, qui tonne, qui punit,
Sans craindre d'opprimer le faible qui gémit ? —
Non, — ils ne savent rien. — La justice légale
Va pourtant s'emparer, sans le moindre scandale,
D'eux, — de leur liberté, — pour les mettre en prison.
En prison ?... ces enfans ?... oh ! quelle trahison !...
Quoi ? le séjour du crime est-il fait pour l'enfance ?...
Ose-t-on bien souiller ainsi leur innocence ?...
Ils respireront mal sous ces horribles murs,
Où des poisons moraux, de leurs venins impurs,
Corrodent tout dans l'air d'un séjour si funeste ;
Y vivre, c'est mourir, dévoré par la peste...
Et mes enfans sont là !... sans connaître le mal !...
On les jette en prison : — ils vont au tribunal.
Pauvres anges errans !... Mon Dieu ! qu'ont-ils pu faire ?
Pourquoi les tourmenter ?... Ils aiment tant leur père !
Ils ont prié, pleuré, souffert la faim, le froid,
Peut-être mendié, près du palais du roi ;
Mais ils sont innocens, — leur bouche vous l'assure,
Et leur candide voix ignore le parjure.
Leur front ne rougit pas : il est calme et serein ;
C'est un vrai front d'enfant, pur comme un beau matin.
L'auditoire pourtant s'émeut à leur approche ;
Les juges attendris n'ont pas même un reproche
À diriger contre eux. — Ils sont interrogés :
Leurs accens sont perdus en sanglots étouffés.
Ils sont là, tout tremblans : — Pierre ne sait rien dire ;
Il ne sait que pleurer. — Sa sœur tremble et soupire ;
Puis s'enhardit un peu ; puis lève ses grands yeux,
Qui brillent tout mouillés en implorant les cieux !...
Elle y cherche un appui, dans sa douleur amère ;
Car nul ne la protège, hélas ! sur cette terre :
Nul ne la défendra !... seule elle doit parler !
Elle parle, — et chacun se tait pour l'écouter.

Un silence profond règne dans l'auditoire ;
Elle, naïvement, raconte son histoire ;
Son visage éclatant à ce moment rayonne
Comme un pur diamant tombé d'une couronne.
On l'admire, — on l'écoute, — on l'aime, — et l'on sourit
À son doux plaidoyer, que chacun applaudit.
On applaudit bien plus, alors que l'audience
Reconnaît et proclame enfin leur innocence !

Tous deux sont acquittés. — Ils seront reconduits,
Sous peu, chez leurs parens, dans leur pauvre pays.
Marie, en attendant, doit vivre à Saint-Lazare ;
Petit Pierre, à la Force... Oh ! quel arrêt barbare !...
Ils seront séparés : ciel ! — ils ne pourront pas
Causar de leur bonheur de retourner là-bas ! —
Accoutumés qu'ils sont d'être toujours ensemble !
Eux qu'un même bon cœur unit, confond, rassemble,
Ils doivent se quitter !... ô nouvelle douleur !
Voilà, voilà pour eux le comble du malheur.
Ils se jettent alors, déchirans de détresse,
Dans les bras l'un de l'autre, accablés de tristesse.
Un avocat sensible, — il en est, je le croi, —
Cherche à leur adoucir les rigueurs de la loi.
Il cache, en s'enfuyant, dans la main de Marie,
Trois pièces d'or... oui, d'or ! L'enfant sanglote et prie,
Et tremblante, à son frère, en va remettre deux,
Gardant l'autre pour elle, — en essayant ses yeux.

Tout le monde a crié : « Gardez qu'on les sépare ; Gardez qu'on les envoie une heure à Saint-Lazare ! Voyez , Dieu les délivre et leur jette l'argent , Pour retourner chez eux... pour acheter l'argent !... »

Allez , pauvres petits ! que le ciel vous conduise !
Allez manger encor le pain noir du pays !
A ce retour si prompt , la loi vous autorise :
Pour vous Dieu s'est fait homme , et Dieu vous a bénis !

ADRIENNE.

REINE ET FAVORITE,

TABEAU HISTORIQUE.

I.

C'était dans une triste soirée d'automne en l'an 869, l'antique abbaye de Saint-Denis se dessinait sur la terre, et la lune frappant sur ses vitraux répandait une clarté mystérieuse sur tous les objets environnans.

Dans une des chambres de cet édifice, simplement meublé à la mode du IX^e siècle, la reine Ermentrude dormait d'un sommeil pénible et agité; ses femmes, assises à ses côtés, contemplaient avec douleur les traces profondes que la maladie avait imprimées sur son visage si pâle et si beau; elles baisaient ses mains froides et bleues, et des larmes coulaient lentement sur leurs joues; puis l'une d'elles se leva effrayée, regardant tristement la lampe qui s'éteignait et dont la faible lueur, se ranimant par instant, offrait avec son infortunée maîtresse une sinistre analogie, et marchant avec rapidité dans la chambre :

« Maudits soient le roi et sa cour, s'écria-t-elle avec colère ! maudits soient le roi et sa maîtresse, odieuse créature qui lui fait abandonner sa femme légitime devant Dieu et devant les hommes ! malédiction sur cette sœur de Bodon qui n'aspire qu'après le moment de la terrible catastrophe. — Oh ! ils ne s'impatientseront pas longtemps, car elle est proche, mon Dieu. — Prions pour elle, dit une des autres femmes qui était restée près du lit de la reine,

récitons les prières des agonisans, et que son ame monte en paix dans le ciel : elle l'a bien mérité. »

En cet instant Ermentrude s'éveilla, et s'agitant sur sa couche, elle entr'ouvrit ses yeux mornes et éteints : « Childesinde, Imogine, Lidorie, dit-elle d'une voix faible, où êtes-vous, je ne vous aperçois pas ? — A vos côtés, madame, lui répondit Childesinde en se rapprochant d'elle. — Ah ! j'ai fait un triste rêve tout à l'heure ; l'ange de la mort est descendu sur moi au milieu d'une profonde nuit : « Ton fils sera roi, m'a-t-il dit, sois sans crainte pour lui, Dieu veille sur sa couronne, on le sacrera Louis II^e du nom. L'Aquitaine reconnaîtra pour seigneur ton second enfant ; ta fille Judith épousera Baudoin comte de Flandres ; confie à l'Éternel Lothaire, Ermentrude et Rotrude, et jettes-les dans le sein de l'église ; mais tremble pour Carloman : ordonné diacre, il ne jouira plus de l'éclat du soleil, de la beauté du ciel ; il perdra la vue par l'ordre de son père, son plus cruel ennemi ; et toi, ma fille, oublie les vanités du monde, les illusions de la grandeur, les idées de vengeance, et dispose-toi à paraître devant celui qui juge également les sujets et les rois, ton heure a sonné, et la dernière vibration retentit encore dans le ciel. » Que dites-vous de ce rêve, mes dévouées gardiennes ? dit la reine en retombant péniblement sur son lit, épuisée par les efforts qu'elle avait faits pour parler. — C'est l'effet de la maladie, reprit Imogine, votre imagination est tourmentée par la fièvre, mais ce songe n'est point une réalité. — Je le voudrais avec ardeur, non pour moi, car ne serais-je pas bien dans les bras de mon créateur ; non pour mes premiers nés, puisque la couronne brillera sur leur front, mais pour Carloman et mes filles, Carloman privé de la lumière du jour, et n'ayant plus la main de sa mère pour le guider dans les ténèbres ; et mes filles si belles qui enseveliront dans un cloître tout ce qu'un cœur a d'émotions,

tout ce qu'un jeune visage a d'attraits. Ah! si je pouvais vivre encore, je les défendrais contre cette tyrannie, il faudrait venir les arracher de mes bras; mais pardon, grand Dieu, est-ce que tu n'es pas puissant, est-ce que ta volonté n'est pas une justice? je me résigne. Adieu, vous toutes qui m'environnez de vos soins, et qui ne pouvez prolonger ma vie d'une minute, adieu.» Et Ermentrude, succombant à cette lutte de la tendresse maternelle et de la maladie, laissa tomber sa tête sur le sein d'Imogine, ses yeux se fermèrent lentement, sa main incertaine chercha encore une main amie, mais elle s'égarait au hasard, et retomba lourdement sur celle d'Imogine qui frissonna sous son froid contact; ses membres glacés se raidirent; sa respiration, faible d'abord, cessa tout-à-coup: — Grand Dieu! s'écria Lidorie, la reine se meurt, courons prévenir l'abbé de Saint-Denis. Au même moment l'*Ave Maria* se fit entendre sous les voûtes sombres du couvent, et une procession de religieux se dirigea vers l'église pour implorer les miséricordes divines, et bientôt le chant des morts résonna seul dans l'auguste enceinte.

II.

Une grande agitation se faisait remarquer à la cour, et plusieurs seigneurs se promenaient dans les salles du palais qu'on était occupé à tendre de noir.

Le roi n'en est pas fâché, dit un jeune homme à un de ses amis, continuant ainsi une conversation déjà commencée; Dieu n'a pas mal fait de l'appeler à lui, je suis sûr que la future reine entonne en ce moment un cantique d'actions de grâces. Sais-tu, Herbert, que le roi soupait hier soir chez la favorite, et qu'à l'heure même où l'âme de sa royale moitié s'envolait vers l'autre monde, ils devisaient gaiement ensemble, disant de joyeux propos, et échangeant de douces caresses; on dit qu'il lui a promis.....

* Passage pour la comtesse Richilde

d'Ardenne, messeigneurs, dit un officier de service.»

A ces mots Herbert et Eudes interrompirent leur conversation pour voir passer la favorite qui traversait la salle entourée de ses femmes; elle portait la tête haute, et l'air impérieux du commandement était imprimé dans tous ses traits; elle s'inclina en souriant devant les jeunes seigneurs qui, la tête découverte, la regardaient avec toutes les apparences du respect et de l'admiration.

Avant d'entrer dans la salle du trône elle s'arrêta, et appelant sa meschine: «Judith, arrangez donc cette plume, il me semble qu'elle se balance désagréablement; mon règne est arrivé, tous les regards vont se fixer sur moi, tous les sourires, toutes les louanges vont s'adresser à moi. Ah! que d'ivresse dans la grandeur! que de bonheur dans la puissance! je vais écraser tous ceux qui m'humiliaient; d'un mot je puis tout bouleverser, d'un regard je puis les confondre. Oh! que je me sens belle aujourd'hui que je puis satisfaire l'amour et la vengeance! Puis elle continua sa marche triomphale, et lorsqu'elle entra dans la salle, tous les courtisans réprimèrent un sourire de dédain, et firent entendre les doux murmures de la flatterie recueillis par la vanité: car la faveur du monarque était le soleil qui les dirigeait.

Et pourtant Charles-le-Chauve mourut empoisonné, et cette femme qu'il avait élevée au trône et fait couronner impératrice par le pape Jean VIII, fut soupçonnée de n'être pas restée étrangère au complot formé contre lui. On ne voyait à sa suite que dissensions, dérèglements, incendies, pillages, et la providence sembla l'avoir choisie pour venger Ermentrude de l'abandon de son mari.

M^{me} ÉMILIE MARCEL.

Théâtres.

— L'affaire qui occupe le plus actuellement la capitale, c'est le changement qui se prépare dans l'administration de l'Académie Royale de Musique. M. Véron pense à quitter le théâtre où il a fait sa fortune, et à le céder à MM. Loève-Veimars et Mira. Cependant cette mutation est loin d'être terminée : des rivaux se mettent sur les rangs, et l'on parle de puissantes influences mises en avant pour assurer ce premier de nos théâtres lyriques à d'autres spéculateurs.

— La Comédie-Française vient d'admettre au nombre de ses pensionnaires une jeune élève de Samson, sur laquelle on fonde, et avec raison, les plus grandes espérances. On la nomme M^{lle} Plessis. Il est impossible de se figurer rien de plus mignon, de plus joli, de plus spirituel, de plus intelligent, que cette enfant qui n'a pas encore quinze ans. Elle a joué Agnès de l'*École des Femmes*, Isabelle de l'*École des Maris*, la *Fille d'Honneur*, et surtout un rôle dans la nouvelle pièce de M. Scribe, la *Passion secrète*, de la manière la plus remarquable. Il n'y a point d'exagération à dire que M^{lle} Plessis est une continuation de M^{lle} Mars.

Le *Mariage à rompre*, de MM. Fournier et Arnould, est un acte dans le genre des comédies de Marivaux, composé pour le Gymnase-Dramatique. M^{me} Volnys et Allan ont déployé beaucoup de talent pour soutenir cette production nouvelle, dont le défaut, malheureusement, est de renfermer plus de conversations que d'incidents dramatiques.

— Après avoir composé pour Arnal

tant de rôles où il est séducteur né de toutes les beautés qui ont le malheur de se trouver sur son passage, MM. Arago, Duverger et Varin viennent de le métamorphoser en pudibond séminariste, dont le cœur est exposé à des séductions sans nombre. *Ma Vocation*, tel est le titre de l'ouvrage dans lequel ce personnage est placé : il est fort amusant à voir représenter.

— L'un des acteurs du Vaudeville que l'on avait remarqué dans quelques ouvrages nouveaux, le *Duel sous Richelieu*, *Chabert*, les *Liaisons dangereuses*, etc., Adrien, vient de mourir, jeune encore. Il n'avait pas quarante ans ! Ses funérailles ont eu lieu mardi dernier, 8 avril, en présence d'un grand nombre d'artistes et de gens de lettres.

— Pour la quatrième ou cinquième fois, deux auteurs, MM. Saint-Amand et Villerand, viennent de faire un vaudeville avec le délicieux conte de La Fontaine intitulé *L'Oraison de saint Julien*. Avec *Valentine*, cet ouvrage attire la foule au théâtre de la Gaîté.

— Henri Monnier est de retour à Paris ; on croit qu'il réparaitra au Vaudeville ou au Palais-Royal.

ERRATUM. — Dans notre dernier numéro, page 152, article LOTERIE, première colonne, ligne 13, au lieu de juillet 1832, lisez juillet 1834.

A ce Numéro sont jointes les planches 1054 et 1055.

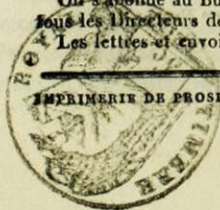
LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS



Modes de Paris.

N^o 1084.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

Chapeau en paille de riz orné de plumes. Le gilet en tulle et

Modes de Paris.

18. Avril 1834.

N^o 1036.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-Champs.

Chapeau en gros de France orné de Lilas, Capote en gros de Naples garnie de Roses, Bonnet en mousseline brodée et doublé, Bonnet en tulle brodé Four de Coq en étoffe brochée bordée de Rubans.

Messrs J & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid